

L'Épouvantail de Jerry Schatzberg

UNE OUVERTURE
QUI FLEURE BON LES SEVENTIES
POUR LUMIÈRE 2012

PAGE 02



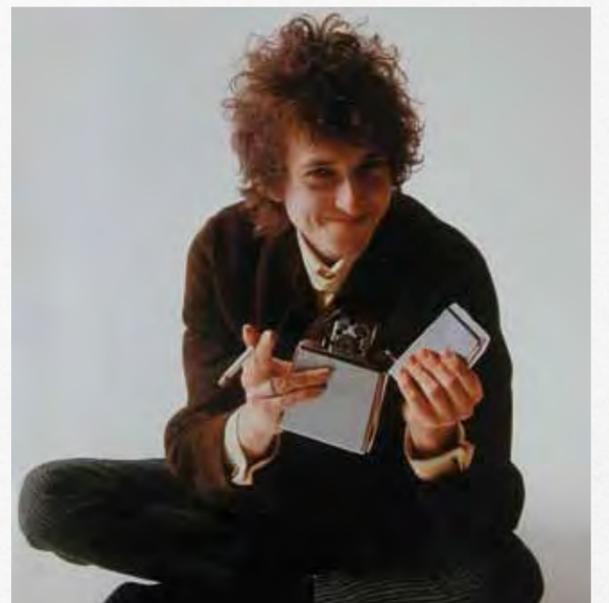
CinéVardaLumière

Hommage à la glaneuse du cinéma français, qui présente le délicieux *Cléo de 5 à 7* et le mélancolique et méconnu *Documenteur* **PAGE 03**



Rendez-vous avec Max von Sydow

Hommage à l'immense acteur suédois, qui a tourné une centaine de films, avec une leçon d'acteur et trois œuvres, signées Bergman, Tavernier et Daldry **PAGE 04**



L'icône Dylan immortalisée par un cinéaste-photographe

L'Institut Lumière a désormais sa galerie de photos de cinéma **PAGE 02**

En avant Lumière 2012 !

En tout juste trois éditions, le festival s’est imposé comme un indépassable rendez-vous du cinéma classique, le premier en France, et comme un moment fort de la vie culturelle de Lyon, ville Lumière et berceau du Cinématographe.

L’engouement croissant du public – avec un nombre record de séances complètes et des ventes en hausse de 25%, avant même l’ouverture – des médias toujours plus nombreux, des partenaires à l’engagement fort, des communes du Grand Lyon enthousiastes et de plus en plus impliquées, en attestent : cette 4^{ème} édition s’annonce comme un grand cru. Cette année, le festival renforce son ancrage contemporain par la large place accordée au numérique, à l’actualité des restaurations et aux enjeux de la distribution indépendante à l’échelle européenne. Il mise plus que jamais sur la transmission – en particulier auprès des jeunes cinéphiles intéressés par les métiers du cinéma - avec des master-classes d’artistes, de professionnels et de spécialistes, qui dévoileront quelques « secrets de fabrication ». Et comme chaque année, nombre de films seront présentés par un invité, acteur, réalisateur, artiste, critique, dans une atmosphère chaleureuse et détendue. Lumière a aussi à cœur de toucher tous les publics, avec des séances spéciales, destinées aux enfants hospitalisés, aux malvoyants ou encore aux détenus de la maison d’arrêt de Lyon-Corbas. Et la nuit venue, il donnera à la ville une « gueule d’atmosphère », en projetant sur les façades des immeubles lyonnais des photographies d’actrices et des scènes de films. Un festival de cinéma pour tous, quoi !

À LA UNE

L’Épouvantail, une ouverture qui fleure bon les seventies

C’est un road movie singulier, empreint d’une vision désenchantée de l’Amérique très seventies, qui ouvre Lumière 2012. Signé Jerry Schatzberg, *L’Épouvantail* sera présenté par l’acteur Guillaume Canet, devenu l’ami du cinéaste avec lequel il a tourné *The day the ponies come back*. Une soirée incontournable pour le fidèle public du festival et les nombreuses personnalités attendues, parmi lesquelles Max von Sydow, Jacqueline Bisset, Lalo Schiffrin, Tim Roth, Agnès Varda, Mark Cousins, ou encore Nicolas Winding Refn… en compagnie de Bertrand Tavernier et Thierry Frémaux, maîtres de cérémonie.

L’an dernier, le festival avait fait découvrir *Portrait d’une enfant déchue*, l’éblouissant premier film de Schatzberg, avec une ensoreclante Faye Dunaway, un film incompris par la critique à sa sortie en 1970 aux Etats-Unis et resté longtemps invisible. Cette année, c’est au tour de *L’Épouvantail* (*Scarecrow*), projeté en copie neuve et restaurée, d’avoir les honneurs de Lumière, près de quarante ans après sa Palme d’or au festival de Cannes de 1973. Ancien photographe de mode, Schatzberg avait, entre ces deux films, dépeint l’univers des petits trafiquants de drogue new-yorkais dans *Panique à Needle Park*, imposant un jeune inconnu dénommé Al Pacino. En enchaînant avec *L’Épouvantail*, son troisième opus et celui qui lui tient le plus à cœur, dit-il, il signait « des débuts de carrière parmi les plus beaux de l’histoire du cinéma » selon les mots de Bertrand Tavernier. On y retrouve un tout jeune Al Pacino, flanqué d’un acolyte non moins talentueux, Gene Hackman, en auto-stoppeurs solitaires, deux sympathiques fauchés devenus compagnons de voyage sur les routes poudreuses des Etats-Unis.

Leur rencontre, en ouverture du film, est magnifique : au bord d’un ruban d’asphalte battu par un vent furieux, dans une campagne aride, ils se livrent à un duel, chacun tentant désespérément d’arrêter l’une des rares voitures qui passent. L’un taciturne et peu disert, veut rejoindre Pittsburgh ; l’autre, volubile et en manque d’amitié, marche vers Detroit pour retrouver sa femme et son enfant. L’un sort de prison, l’autre a passé cinq ans dans la Marine. *L’Épouvantail*, c’est l’histoire d’une amitié aussi bourrue qu’indéfectible, le portrait de deux marginaux en quête d’un peu de répit dans une existence chaotique, emblèmes d’une humanité déchue, filmés avec une empathie particulière par Schatzberg. Don Quichotte et Sancho Panza des temps modernes, ces paumés au bord du précipice ne rêvent que d’une modeste place au soleil. *L’Épouvantail*, c’est aussi l’extraordinaire performance de deux acteurs, en particulier Al Pacino, qui transcende son personnage, tout à tour flamboyant et fragile, drôle et émouvant, passant en un éclair du rire aux larmes. Son tandem avec Gene Hackman en force de la nature, revêche et

blasé mais prêt à tout pour secourir son pote, est un grand moment de cinéma, filmé avec simplicité, au plus près des corps, par Schatzberg. Les deux acteurs obtiendront d’ailleurs une « mention spéciale pour la qualité de (leur) interprétation » à Cannes. En arrière-plan de leur périple, le cinéaste dépeint une frange de l’Amérique restée à l’écart de la prospérité économique : celle des banlieues industrielles, des cafétérias de bord de route et des migrants, magnifiée par la photographie de Vilmos Zsigmond. *L’Épouvantail* a été restauré grâce au studio américain Warner, producteur du film, et à Park Circus, détenteur des droits mondiaux. Une copie neuve a été tirée pour le festival grâce au soutien de BNP Paribas, partenaire officiel de Lumière.

L’Épouvantail de Jerry Schatzberg (1973)
Halle Tony Garnier, lundi 15 octobre, 20h.
En présence du réalisateur et de nombreux artistes et professionnels du cinéma.

Trois questions à… Michel Ciment, directeur de la revue *Positif*

Si on le compare à *Portrait d’une enfant déchue* projeté l’an dernier, comment le travail de Schatzberg évolue-t-il avec *L’Épouvantail* ?

Si *Portrait d’une enfant déchue* est un film en "profondeur", qui explore un psychisme, l’intériorité d’une femme, *L’Épouvantail*, lui, serait un film en «largeur» : il confronte deux personnalités et c’est un road movie, un voyage à travers les Etats-Unis, qui part de l’Ouest, pour aller vers l’Est, à rebours du narratif habituel. On voit que Jerry Schatzberg a une palette très large: le *Portrait* se rattache à une tradition européenne d’une certaine complexité narrative, proche de Bergman par exemple, alors que *L’Épouvantail* se rattache au cinéma américain, à «l’Americana», en dépeignant les gens ordinaires, la vie quotidienne aux Etats-Unis, les clubs, les snack-bars, les stations-service… Il se rattache à une certaine tradition littéraire américaine, aux récits de Jack Kerouac, mais aussi occidentale, au Don Quichotte de Cervantes où l’exploration d’un paysage, le voyage, est une forme de découverte de soi-même. Schatzberg est un poète, mais sa vision est réaliste, ce qui lui vient peut-être de son premier métier de photographe. S’il n’est certainement pas un optimiste, il ne se complait pas non plus dans la déprime, dans une vision fermée.

En quoi le film s’inscrit-il dans le cinéma américain indépendant des années 1970, et en quoi s’en démarque-t-il ?

Sa thématique, celle des anti-héros, d’un rêve américain qui a échoué, tout ce revers des valeurs optimistes de l’Amérique, *L’Épouvantail* le partage avec beaucoup de films de cette époque. Mais le cinéma de Schatzberg n’a pas le côté débraillé de l’*Easy Rider* de Denis Hopper. Il y a chez lui une classe, un sens de la beauté, une sophistication qui ne tombe jamais dans le maniérisme. Il n’y a pas chez lui de montage frénétique, de mouvements d’appareil désordonnés. Mais tout en étant très formel, son cinéma est très vivant. Si ses cadres sont très rigoureusement composés, il use à l’intérieur de ces cadres d’une formidable liberté. La musique aussi est très originale.

Qu’est-ce qui selon vous fait la force du film, et marque le spectateur ?

Les gens sont très sensibles à la beauté du film, à sa liberté de ton, à ce côté complet de l’œuvre. C’est un film de voyage qui est aussi un grand film sur l’amitié, un film qui parle de choses essentielles : la vie, la mort, les rapports filiaux, la dèche… Aussi Schatzberg est quelqu’un qui, comme Sautet en France avec Romy Schneider, Yves Montand ou Daniel Auteuil, sait tirer le meilleur des acteurs : il est rare qu’ils soient meilleurs ailleurs. *L’Épouvantail* compte parmi les meilleures performances de Gene Hackman et surtout Al Pacino, qui montre ici une candeur, une tendresse, une vulnérabilité étonnantes. C’est son métier de photographe qui a préparé Schatzberg à diriger des acteurs : avant de prendre un cliché d’une personnalité, il la faisait parler d’elle, longuement, afin de comprendre qui elle était. Chez un comédien, il essaie de trouver le rôle dans sa vie, en le faisant parler de lui…

Schatzberg, photographe d’icônes

L’Institut Lumière a désormais sa galerie de photos de cinéma, un nouveau lieu qui ouvre ses portes mardi, avec une exposition de portraits d’un monstre sacré, Bob Dylan, photographié par Jerry Schatzberg de 1965 à 1967.

Avant de réaliser des films, il était déjà célèbre, dans les années 1960, pour ses clichés publiés dans les magazines *Esquire*, *Life*, *Glamour* ou *Vogue*, des photos de mode et des portraits de personnalités dont Andy Warhol, Steve McQueen, Roman Polanski, Frank Zappa, Aretha Franklin ou Catherine Deneuve, et d’icônes du rock comme les Rolling Stones ou Bob Dylan. Des portraits d’une grande pureté formelle, où les artistes baissent l’armure, dévoilant une émotion authentique, laissant entrevoir leur véritable personnalité.

♥♥ *Je n’avais pas eu le temps de bien le connaître avant notre première séance de photos, ce que j’aime bien faire d’habitude. Face à la presse, il est le plus souvent prudent et sceptique. Par contre avec ses musiciens, il est très « cool », parce qu’il les connaît bien. Je crois qu’avec moi il avait confiance et qu’il se laissait aller.* ♥♥ *Le Dylan que j’ai connu*, par Jerry Schatzberg.

Exposition organisée avec le soutien de BNP Paribas, partenaire officiel du festival. Du 14 octobre au 11 novembre, Galerie de l’Institut Lumière, 3 rue de l’Arbre Sec, 1^{er}. Ouverture tous les jours de 11h à 22h pendant le festival.



Le billet de...
Thomas Baurez
de StudioCinéLive



L’esprit nomade

Au Festival de Cannes 2011, Jerry Schatzberg portait beau ses 84 printemps. Je peux en témoigner. Je l’ai vu de près. En mission journalistique sur la croisiette, j’attendais fébrile sur une plage peu déserte le cinéaste américain. Secrètement, j’espérais un pirate façon Sam Fuller ou Nicholas Ray : tignasse hirsute, allure débraillée et des volutes de fumée de cigarette dansant autour du visage. Jerry faisait-il partie de la lignée des cinéastes à bandeau, les Ford, Walsh, de Toth ? Alors que je me fabriquais du mythe gratis, M. Schatzberg est arrivé, chassant d’un coup mes clichés préfabriqués. S’il y a, à coup sûr, du cowboy solitaire chez celui qui en moins de trois ans a donné à Faye Dunaway son plus beau rôle, fait débüter Al Pacino et remporté une Palme d’Or, l’homme s’est présenté devant moi sans armes. Doux, discret, affable, seule la voix éraillée laissait transparaître les traces du grand âge. Des réponses au ton direct, sans aucune nostalgie, comme si le temps n’avait jamais eu vraiment d’importance. L’homme parlait du début des seventies comme si c’était hier, sans chercher à sacraliser les événements. Le Nouvel Hollywood ? « What the fuck is that thing? » disait-il avec agacement, n’ayant jamais cru à cette parenthèse a priori enchantée. Hollywood est forcément une usine à cauchemars. « Après ma Palme d’Or pour *L’Épouvantail* en 1973, j’ai fait la plus grosse erreur de ma vie en signant un contrat avec la Warner. Nous ne nous sommes jamais entendus sur rien. J’ai eu un mal fou à m’en sortir ! » Schatzberg ne croit pas beaucoup aux institutions, à l’esprit de bande, c’est l’individu qui importe. « La fin de tous mes films est ouverte. A chacun d’imaginer ce qui va arriver aux protagonistes. Je ne suis pas un pessimiste ! » Ce bref entretien ne pouvait suffire à cerner le personnage. Finalement, ce sont les premières minutes de *L’Épouvantail* qui me procurent aujourd’hui les meilleures images de mon film intérieur sur Jerry Schatzberg. Max (Gene Hackman) descend en plan large une colline jaune. Au-dessus de lui, le ciel gris est menaçant. Au premier plan, il y a des fils barbelés. Max se prend les vêtements dedans et peine à s’en extirper. A peine relevé, il trébuche sur un talus. Lion (Al Pacino) observe cette arrivée sans fanfare, planqué derrière un tronc d’arbre. A ce stade du récit, tout est encore possible, et pourtant tout nous indique que l’aventure sera sinieuse. Jerry Schatzberg est un esprit nomade.

HOMMAGE

CinéVardaLumière !

Lumière rend hommage, en films et en photos, à l’infatigable glaneuse du cinéma français. Liberté de ton et de style, expérimentation constante, humour teinté de gravité et fantaisie débridée, regard affûté de documentariste-photographe : tout Varda est dans le délicieux *Cléo de 5 à 7*, qui marqua la Nouvelle vague, et *Le Documenteur*, le plus mélancolique et le plus méconnu de ses films.



Cléo de 5 à 7 ou les déambulations d’une femme en sursis

Belle comme le jour mais rongée par l’angoisse de la mort, avide de plaisirs sensuels mais brisée par ses peurs, mélomane, pas par goût « de la musique, mais du mélo », telle est Cléo (lumineuse Corinne Marchand), une femme en sursis, dans l’attente d’un verdict médical. En ce 21 juin 1961, jour le plus long de l’année, le temps s’égène avec lenteur, de 5 à 7, alors qu’elle sillonne les rues d’un Paris affairé, indifférent à son compte à rebours intérieur. Rencontré sous les frondaisons du parc Montsouris, Antoine (Antoine Bourseiller), soldat en permission bientôt renvoyé à la « sale guerre » d’Algérie qui rythme les bulletins d’infos à la radio, va lui offrir un instant de grâce… *Cléo de 5 à 7*, c’est le portrait d’une époque – les années 1960 entre ébullition estudiantine, émancipation féminine et horreur diffuse de la lointaine guerre d’Algérie – et d’une ville : les rues de Paris, (un peu) rive droite et (surtout) rive gauche, ses bistros, ses boutiques et ses camelots, rarement si bien filmés.

Séances mardi à 20h30 à Bron, jeudi à 10h30 au Pathé Bellecour, vendredi à 19h10 au Pathé Cordeliers, dimanche à 15h30 à l’UGC Confluence

Cléo, du déshabillé vaporeux à la petite robe noire

Cléo de 5 à 7 est également le portrait d’une élégante aux états d’âme aussi changeants… que sa garde-robe. Aérienne dans une robe-fourreau à pois, séduisante et féline dans un vaporeux déshabillé blanc, Cléo se rebelle à mi-film et cesse d’être une femme-objet, objet de fantasmes, du regard des autres. Signe de cette émancipation, elle revêt alors une petite robe noire, et se sent prête à poser sur le monde un regard neuf, sensible à la beauté des arbres, à la plénitude de l’été, au don précieus d’une rencontre…

Le film fait l’objet, jusqu’au 28 octobre, d’une exposition à la boutique agnès b., partenaire du festival, inaugurée mardi à 18h30 en présence de la réalisatrice. On y découvre neuf tirages d’art de photographies de plateau signées Liliane de Kermadec, tirées de la collection personnelle d’Agnès Varda, dans une scénographie originale.

Exposition Agnès Varda Cléo de 5 à 7 en 9 images, de 1961 - En temps et lieu. Boutique agnès b. au 24 rue A.Comte, 2^{ème}

agnès b.



Documenteur : une rareté dans la filmographie d’Agnès Varda

Qui ne connaît *Sans toit ni loi* (1985), qui révéla Sandrine Bonnaire en jeune marginale farouche et remporta un Lion d’or à Venise, *Jacquot de Nantes* (1994), fervente déclaration d’amour à son compagnon, le cinéaste Jacques Demy, ou encore *Les Glaneurs et la glaneuse* (2000), hommage à ceux et celles qui vivent - et créent à partir - de la cueillette, du grappillage, du recyclage ? En revanche, *Documenteur*, sorti en 1981, demeure le plus méconnu des films d’Agnès Varda, le plus mélancolique aussi, celui pour lequel elle avoue ressentir une tendresse particulière. Elle y filmait le déracinement d’Emilie (Sabine Mamou), une Française exilée à

Los Angeles avec son enfant, errant dans une ville étrangère, en proie à la solitude. Varda y confiait à Mathieu Demy, son fils alors âgé de neuf ans, son premier grand rôle, cinq ans après l’avoir filmé une poignée de minutes dans *L’une chante, l’autre pas*. La plage, le glanage – Emilie meuble son logement en récupérant des meubles jetés à la rue – l’attention constante aux êtres, aux atmosphères et aux petits détails… Varda est tout entière dans *Documenteur*, contraction de… Dodo cucu maman vas-tu-te-taire ?

Séance en présence de la réalisatrice, mardi à 11h30, Institut Lumière.



À la rencontre de... Max von Sydow

Rendez-vous avec l'immense acteur suédois âgé de 83 ans, au visage sévère et à la filmographie émaillée de chefs d'œuvre, amoureux de la France où il vit depuis des années, tout en continuant à tourner à Hollywood.



Formé au théâtre, polyglotte, ce remarquable comédien au jeu rigoureux et enflammé, a débuté auprès de son compatriote Bergman, d'abord sur scène, puis à l'écran, tournant une dizaine de dix films avec lui, dont *Les Fraises sauvages*, *Le Visage* ou *La Source*. Le maître suédois a souvent loué la « pureté et la maîtrise » de son jeu, lui confiant des rôles intenses et le filmant souvent en gros plan, parfois à la manière d'un acteur du cinéma muet. Son magnétisme, son jeu subtil et son physique hiératique – haute silhouette effilée, visage anguleux – l'ont rendu inoubliable en chevalier médiéval, engagé dans une interminable partie d'échecs avec la Mort dans *Le Septième sceau* (Ingmar Bergman, 1957), en Jésus Christ dans *La plus belle histoire jamais contée* (George Stevens, 1965) ou en prêtre combattant le Diable dans *L'Exorciste* (William Friedkin, 1973). A la fin des années 1970, il s'installe quelques années en Italie et tourne avec Francesco Rosi ou Mauro Bolognini. Vite happé par Hollywood, il y endosse souvent le costume du fourbe, mais montre l'étendue de son talent sous la direction de cinéastes cinéphiles tels Sydney Pollack (*Les Trois jours du condor*, 1975), David Lynch (*Dune*, 1984), Woody Allen (*Hannah et ses sœurs*, 1985), Wim Wenders (*Jusqu'au bout du monde*, 1991) ou encore Steven Spielberg (*Minority report*, 2002). En 1988, il bouleverse dans *Pelle le conquérant*, en vieil ouvrier agricole en quête d'une vie meilleure pour son petit garçon, qui émigre avec lui au Danemark, au XIX^e siècle, et permet au film de Bille August de décrocher la Palme d'or au festival de Cannes. Récemment, Max von Sydow a incarné un patriarche aveugle dans le *Robin des bois* de Ridley Scott et un inquiétant psychiatre dans *Shutter island* de Martin Scorsese. Début 2012, il était, au côté de Tom Hanks et Sandra Bullock, à l'affiche du mélodrame de Stephen Daldry *Extrêmement fort et incroyablement près*, diffusé pendant le festival.

BLOC-NOTES : A NE PAS MANQUER

Leçon d'acteur : le comédien évoque ses souvenirs au fil d'une carrière de 60 ans, qui compte une centaine de films. Rencontre présentée par Thierry Frémaux. Entrée libre, sur inscriptions, au Théâtre Les Ateliers (Lyon 2^{ème}) mardi à 15h15

Signature : rendez-vous à la librairie du Village, mercredi à 18h, pour une séance de dédicaces de *La leçon de comédien*, Editions universitaires d'Avignon.

Le Septième sceau d'Ingmar Bergman (*Det sjunde inseglet*, 1957, 1h36), projection au cours de laquelle Studio Canal annoncera le Projet Bergman pour 2013. Au Comœdia mercredi à 19h30

Extrêmement fort et incroyablement près de Stephen Daldry (2012). En présence de Stephen Daldry, au Pathé Bellecour jeudi à 10h15

La Mort en direct de Bertrand Tavernier (*Death Watch*, 1980, 2h08) – copie restaurée présentée en avant-première. A l'UGC Astoria mercredi 20h30. Au Pathé Cordeliers jeudi 18h10, au Comœdia vendredi à 14h15, au Pathé Bellecour samedi à 16h30.

Max von Sydow : Dialogues with « The Renter » in Stephen Daldry's film de Cedric Brelet von Sydow (44min). Cedric Brelet von Sydow filme son père sur le tournage d'*Extrêmement fort et incroyablement près*. A l'Institut Lumière, villa Lumière, jeudi à 14h30



« Nous savions tous que Max était l'un des plus talentueux acteurs de sa génération. Dans la vie privée, il était plutôt timide et tranquille, mais sur scène, il avait un contrôle absolu de son rôle et du public »

Ingmar Bergman (à l'histoire du cinéma Peter Cowie, dans *Max Von Sydow, from The Seventh Seal to Pelle the Conqueror* (Stockholm, 1989)

« Max Von Sydow nous fait partager le poids de sa propre expérience, de sa maturité, au lieu de cultiver son ego, comme tant d'autres acteurs. Il est formidable, parce qu'il s'intéresse d'abord à la vie »

le réalisateur danois Bille August, rendant hommage au comédien dans *Pelle le conquérant*.

Le Village de jour, dans le parc de la Villa Lumière

Pour faire une pause transat ou se restaurer entre deux séances, dénicher un classique introuvable en DVD ou un livre de référence - et se le faire dédicacer -, assister aux émissions en direct de la Radio Lumière, le Village est incontournable.



Le Village de nuit, La Plateforme

Parce que les cinéphiles sont souvent noctambules, parce qu'ils aiment partager leurs émotions de spectateurs entre amis, autour d'un verre et en musique, la fête se poursuit tous les soirs, de 22h à 3h du matin, à la Plateforme, sur les berges du Rhône. Bienvenue à tous !

Le festival Lumière vu par la presse

VARIETY

« Si défendre les classiques du cinéma est avant tout un travail de passionné, en Europe, certains ont découvert de lucratifs nouveaux modes de distribution en commercialisant des pépites du passé. Au festival Lumière, Europa distribution, un réseau qui rassemble 120 distributeurs indépendants, débatta des enjeux de la distribution de films classiques, en réunissant des responsables d'éditeurs de DVD tels l'allemand Reelport (...), le français Les Acacias, le britannique Secret Cinema ainsi que l'Agence pour le développement régional du cinéma (...). La France est devenue un marché concurrentiel pour de tels films, en offrant la plus forte concentration de distributeurs spécialisés, dont Les Acacias, Solaris, Splendor Films et Carlotta »

Le Monde

« Tous les festivals, bien sûr, ont une dimension ludique, mais, à Lyon plus qu'ailleurs, elle est au cœur du projet. Elle se prolonge hors des salles, par des expositions (les photos de Jerry Schatzberg, les affiches de Pierre Collier), des brocantes et en d'innombrables rencontres, débats structurés ou improvisés à la sortie des salles, dans le village du festival qui pousse aux alentours de l'Institut Lumière ou la nuit sur la péniche amarrée sur le Rhône qui accueille les festivaliers. Plus qu'un terrain de jeu, le festival Lumière est une gigantesque fête foraine. »

Remerciements à la maison agnès b. et à BNP Paribas pour leur soutien au quotidien du festival

Au programme MARDI



Tess
de Roman Polanski
Pathé Bellecour, 10h15



Umberto D.
de Vittorio de Sica
présenté par Benoît Magimel
Le Zola, Villeurbanne, 20h30



Le Voleur de bicyclette
de Vittorio de Sica
présenté par Tony Gatlif
Espace Culturel Eole, Craaponne, 20h30



La Règle du jeu
de Jean Renoir
présenté par Jean Becker
Ciné Aqueduc, Dardilly, 20h30



Madame de...
de Max Ophüls
présenté par Serge Toubiana
Pathé Bellecour, 21h45

Cette manifestation est organisée par l'Institut Lumière

INSTITUT LUMIERE

Elle est rendue possible grâce à

GRAND LYON Rhône-Alpes

et soutenu par



LUMIERE2012
GRAND LYON FILM FESTIVAL
15/21 OCTOBRE

Conception graphique et réalisation : François Garnier / Delphine Nicol
Rédaction : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Imprimé en 5200 exemplaires

Institut Lumière
25 rue du Premier Film, 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org